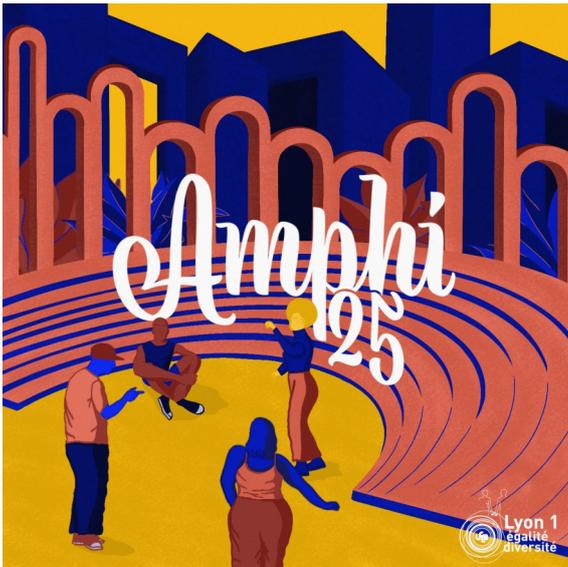


Amphi 25 : parlons discriminations



[Ecouter ce podcast](#)

Bienvenue dans **Amphi 25**, un espace d'échange et d'écoute libre de tout jugement, où l'on s'interroge sur les préjugés, les stéréotypes, les injustices et les discriminations.

Un mardi sur deux, nous donnons la parole à des étudiantes et des étudiants pour s'exprimer sur ce qu'elles ou ils ont vécu, observé ou perçu. Avec nos intervenantes et nos intervenants, nous parlons de racisme ordinaire, de grossophobie, de sexisme, de parentalité, de genre, de handicap, et de tous ces sujets trop souvent passés sous silence...

Amphi 25 est un podcast de la Mission égalité-diversité de l'Université Claude Bernard Lyon 1.

Ce podcast s'adresse **à tous et à toutes**, que vous soyez cibles ou témoins de remarques, de gestes ou de comportements injustifiés voire discriminatoires, et encore plus si vous estimez que ces questions ne vous concernent pas. Il s'adresse à l'ensemble d'entre nous.

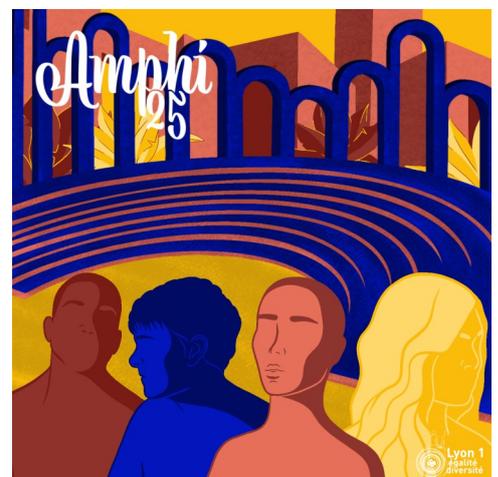
Contactez-nous à l'adresse podcast.amphi25@univ-lyon1.fr !

Episode #4 : La transidentité : être soi-même face à l'invisibilisation, aux clichés et à la transphobie

Ça signifie quoi d'être une personne trans ? Ça veut dire qu'on s'identifie dans un genre différent de celui assigné à la naissance : c'est la transidentité.

Dans cet épisode, on parle de transidentité, de transition, des représentations et des préjugés sur les personnes trans, de transphobie, mais aussi des comportements safe (sûrs et bienveillants) pour respecter l'identité des personnes trans.

Pour ça, on a rencontré Romain, un homme trans étudiant en master à l'Université Lyon 1. Il raconte comment il vit et ressent sa transidentité. On poursuit l'échange avec Karine Espineira, sociologue spécialiste des questions trans au [Laboratoire d'études de genre et sexualité](#) (LEGS, Université Paris 8), et Adrian Debord qui représente l'association lyonnaise trans militante, [Chrysalide](#).



Transcription de l'épisode #3 :

Ce podcast vous est présenté par la Mission égalité-diversité de l'Université Lyon 1.

Amphi 25 : parlons discriminations, avec Floriane et Justine.

Justine : Raconter son histoire, parler de soi, c'est pas toujours facile. Voilà pourquoi on a imaginé l'Amphi 25 comme un espace d'échange et d'écoute bienveillant, libre de tout jugement, où chacun et chacune peut parler de ses différences.

L'Amphi 25, il change d'apparence pour correspondre aux attentes de celles et ceux qui s'y rendent. C'est un endroit où on se sent bien.

Floriane : Et on rappelle juste que 25 fait référence aux 25 critères de discriminations reconnus légalement en France.

Justine : Dans cet épisode, on va parler de transidentité, des parcours de vie de personnes trans et de transphobie. Alors, qu'est-ce que ça signifie d'être une personne trans ? Ça veut dire qu'on s'identifie dans un genre différent de celui qui est assigné à la naissance.

Floriane : Pour commencer, j'ai rencontré Romain. Romain est un homme trans et il est étudiant en master à l'Université Lyon 1.

Pour Romain, l'Amphi 25, ce n'est pas forcément un endroit en particulier, c'est juste un endroit où il peut retrouver d'autres gens qui partagent une expérience de vie similaire ou qui comprennent ce qu'il vit en tant que personne trans, et ce sont ces gens-là qui en font un lieu sûr. Je pense que Romain l'explique beaucoup mieux que moi. On l'écoute.

Témoignage de Romain

Romain : Pour moi, du coup, qu'importe le lieu, je pense que le plus important c'est d'être entouré par des personnes qui, je pense, sont safe pour moi, c'est-à-dire un minimum au courant des problématiques que recoupe la transidentité et, euh, oui, des groupes queer ou LGBT de manière générale.

Pourquoi ce choix ? Parce que, bah c'est surtout des personnes qui, enfin, qui vivent un peu la même chose aussi. Et on se comprend et c'est plus simple aussi pour échanger et pour se sentir en sécurité aussi.

Moi, je me définis comme un homme trans tout simplement. Je pense en gardant le fait d'être trans aussi pour un aspect assez militant. J'aime pas être invisible de ce côté-là, même si ça m'arrange de l'être à certains moments dans des endroits où justement je me sens pas safe, où là je me définis juste comme un homme.

Floriane : Et comment tu vis ta transidentité ?

Romain : Euh, je le vis assez bien dans le sens où j'ai aussi eu la chance d'être bien entouré tout de suite, que ce soit au niveau de ma famille où ça pose pas forcément problème, ou avec mes amis, où du coup, j'ai pas eu forcément de problème à m'intégrer avec ça. Et je l'ai tout de suite revendiqué très tôt et je l'ai tout de suite pris dans un aspect plutôt militant et engagé plus que ça m'a freiné en fait.

Floriane : Et justement, quand et comment tu as réalisé que tu ne te reconnaissais pas dans le genre qui t'a été assigné à la naissance ?

Romain : Je pense que c'est arrivé très vite et très tôt, même si forcément j'arrivais pas à mettre des mots dessus. Quand j'étais à l'école primaire je pense. C'est pas la réalité de toutes les personnes trans ça je le sais et j'en ai conscience, mais moi c'est arrivé relativement tôt. Au collège et au lycée, je pense que j'ai laissé ça de côté. Et c'est revenu en première année post-bac où je me posais de plus en plus de questions.

Et, euh, ça s'est concrétisé à la fin de cette année-là où j'ai commencé à en parler à mes ami-es, puis à la fin de la même année, j'en ai parlé à mes parents, donc c'est allé relativement vite.

Floriane : Est-ce que tu peux m'expliquer un petit peu ce que tu as ressenti en fait ? Enfin, ce que tu ressentais ?

Romain : Euh, ça passait par... Enfin, à l'école primaire, c'était bête, mais j'aimais pas les jouets de filles. J'ai vite été en contradiction avec, notamment avec mes parents, quand il fallait mettre des robes, quand on allait dans des mariages ou ce genre de choses, et j'aimais pas ça du tout.

Je traînais plus avec des garçons et je voulais être comme eux en fait. Je sais pas si c'est aussi par le fait que je voyais très bien que les garçons avaient plus de pouvoir et plus de possibilités que les filles. Mais déjà là je, enfin, j'aurais déjà voulu être un garçon à ce moment-là.

Et après, bah ça passait plus par des phases de questionnement en première année post-bac forcément où je voyais de plus en plus de personnes trans et je me disais que c'était peut-être ça, que j'étais une personne trans et que c'était peut-être ça que je ressentais, en fait.

Floriane : Et comment tu as préparé ton coming-out ?

Romain : Comment je l'ai préparé ? Avec mes ami-es, enfin, les premiers ami-es avec qui je l'ai fait, dans ce groupe, l'une des deux personnes était aussi une personne trans et, euh, enfin, du coup, je me sentais déjà en sécurité avec lui et je savais ce que lui avait traversé, que lui pouvait m'aider. Donc ça passait par des longs moments de questions-réponses avec lui, et, euh, quand j'ai réussi à mettre des mots là-dessus, j'en ai parlé plus facilement à des ami-es. C'était un peu des occasions saisies où on m'assignait des choses typiquement féminines et là, bah non en fait, j'ai pas envie, et du coup je leur disais comme ça, plus ou moins.

Floriane : Et comment tu t'es senti quand tu as pu mettre des mots sur ce que tu ressentais ?

Romain : C'était assez particulier. Je pense qu'il y avait une sorte d'euphorie de genre quand j'ai pu comprendre ce qui m'arrivait et que les ami-es qui m'entouraient aussi, pour certains et certaines, ça se passait bien et, ça allait vite aussi.

Ils m'appelaient tout de suite par le bon prénom ou ils utilisaient tout de suite les bons pronoms, et je sentais que, enfin, c'était cool et je me sentais enfin moi-même.

Floriane : Outre le fait d'avoir peut-être des ami-es trans, comment toi tu te renseignes sur ces questions et à quel point c'était important pour toi de pouvoir t'informer sur ces questions pour construire ta propre identité ?

Romain : Je connaissais surtout essentiellement des personnes trans par les réseaux sociaux au début, et il y en a qui sont assez engagées et qui partagent pas mal d'expérience vis-à-vis de leur transidentité, donc même quand j'étais en phase de questionnement, j'avais toujours ce fil d'actualité en fait sur Twitter notamment où je me renseignais sur les transitions, ou comment ça se passait, ou les démarches administratives, ou ce genre de choses.

Et quand j'avais des questions plus précises, euh, j'hésitais pas non plus à leur envoyer des messages pour comprendre et pour échanger directement avec eux. Et ça m'a permis de voir ce que moi je voulais, ce que je voulais pas, en voyant par exemple les effets des transitions hormonales ou ce que ça impliquait de faire une transition administrative. Et du coup, moi, ça m'a permis aussi de voir, ouais, ce que je voulais vraiment aussi, en tant que personne trans, ou non.

Floriane : Et pourquoi c'était impératif pour toi de pouvoir t'affirmer dans le genre dans lequel tu t'identifies au lieu de rester dans les contraintes du genre assigné à la naissance ?

Romain : C'était important pour moi d'être moi-même vis-à-vis de ça et de me sentir bien. Ça prend tellement d'espace et de place dans les interactions avec les gens. Il n'y qu'à regarder tous les pronoms qui sont genrés, tous les adjectifs. Je me sentais pas forcément à l'aise. C'était important pour moi d'affirmer ça pour que je me sente moi-même de manière quotidienne aussi.

Euh, j'ai fait mon changement de prénom. J'ai grandi dans un village où, pour moi, c'était important de le faire dans ce village-là parce que je sais que c'est une démarche qui est peu connue pour les personnes trans par les administrations et pour moi, c'était important de le faire là en me disant, bah je serai peut être le premier mais je serai peut-être pas le dernier.

Il a été accepté assez rapidement. Et pour l'instant, j'ai fait que ça au niveau, entre guillemets, « que ça » au niveau administratif. Et après bon, ça a posé problème forcément au niveau de la fac ou ce genre de choses quand les papiers sont pas forcément en adéquation, enfin, sont pas tous en adéquation avec le bon prénom. Mais, euh, ça reste quand même assez euphorisant de voir des papiers avec le bon prénom, et c'est assez satisfaisant en fait.

Floriane : Alors tu me parlais de ton entourage que tu qualifies de safe, ça veut dire que pour toi il y a des gens qui ne seraient pas, enfin qui seraient en tout cas moins safe. Est-ce que c'est quelque chose que tu as vécu ça, on va dire, des fréquentations ou des milieux moins safe ?

Romain : Euh, oui, ça m'est m'arrivé notamment avec des amis de lycée, qui étaient beaucoup moins au courant que les personnes que je fréquente aujourd'hui, qui m'appelaient pas par le bon prénom ou qui n'hésitaient pas à dire mon ancien prénom devant des personnes qui ne le connaissaient pas ou qui essayaient de me reprendre quand moi je les corrigeais, ou ouais, ce genre de choses, quand ils me genraient au féminin et que je les reprenais pour me genrer au masculin.

Il y a tout un pan de l'identité qui est nié par des amis en fait. Et ouais forcément c'est blessant.

Floriane : Ce serait quoi pour toi la transphobie ?

Romain : Ce serait tout ce qui est discrimination des personnes trans mais aussi, invisibilisation, parce qu'il y a aussi de ça, parce qu'on ne connaît pas... c'est très rare, les personnes qui savent, en-dehors de ces milieux-là, ce qu'est vraiment la transidentité, ce que ça engendre aussi, ce que ça recoupe dans un système où tout est binaire en fonction du genre.

Floriane : Et donc, est ce que tu as déjà fait l'expérience de près ou de loin de ce qu'on pourrait qualifier de transphobie ?

Romain : Euh, oui, rien que ce qui s'est passé avec mes amis de lycée pour moi s'en était où on nie totalement le parcours et l'identité de l'individu. Et sinon, oui, j'en ai fait l'expérience de manière générale. Enfin, j'ai eu la chance, entre guillemets, de pas connaître de la transphobie plus violente que le fait d'être mégenré, donc d'être genré le sexe assigné, enfin le genre assigné à la naissance et pas dans le genre dans lequel on se reconnaît. Mais sinon ouais j'ai eu relativement de chance comparé à d'autres personnes trans.

Floriane : Est-ce qu'il y a des hommes ou des femmes trans célèbres, ou en tout cas médiatisés-es qui t'inspirent ?

Romain : Euh, je pense aux sœurs, alors je sais jamais comment prononcer leur nom, les sœurs (Wachowski)...

Floriane : Matrix ?

Romain : Oui, voilà.

Floriane : Les réalisatrices de Matrix ?

Romain : Ouais c'est ça qui ont aussi du coup réalisé *Sense8* qui pour moi est une super série qui est assez inclusive déjà en termes d'identité de genre. Et pour moi c'est important d'avoir des représentations comme ça, que ce soit pour les personnes trans déjà de manière générale, mais les personnes trans aussi en questionnement, et aussi pour les parents, pour les rassurer et leur faire comprendre que, bah on peut être une personne trans et réussir comme ces deux sœurs-là, ou qu'on peut s'intégrer aussi en tant que personne trans dans la société.

Floriane : Et qu'est-ce que tu penses de la manière justement dont sont représentées les personnes trans dans les médias et le divertissement ?

Romain : Pour moi, il y a encore trop de mauvaises représentations où les personnes trans déjà sont limitées à la figure de de la femme trans la plupart du temps, mais aussi de personnes trans comme on l'entendait, je sais pas moi, dans les années 50 ou, euh, enfin c'est vraiment, ouais, la femme trans qui en plus dont l'image se rapproche de la personne travestie.

Enfin voilà, c'est pas... c'est pas juste dommage, c'est juste ça fait peur et c'est pas inclusif du tout. Et je pense que ça donne pas une bonne image de ce qu'est la transidentité aujourd'hui... aujourd'hui ou demain ou hier.

Floriane : Tu m'avais dit, enfin moi je t'avais demandé si on pouvait parler de la réaction de ton entourage ou de tes proches, et tu m'avais dit que pour toi, c'était pas forcément intéressant de parler des autres, plutôt de parler de soi-même ? Est-ce que tu pourrais me dire...

Raphaël : Développer ?

Floriane : Ouais.

Romain : Typiquement là dans... il y a *Petite fille* où le reportage traite essentiellement de la réaction de l'entourage et notamment de la mère et du parcours de la mère, en tant que parent, et certes, c'est courageux en tant que parent d'être là pour son enfant. Et c'est important, mais autant en fait les personnes trans, enfin, on a l'impression parfois d'exister uniquement par cet entourage et par la réaction de cet entourage.

On le voit aussi avec le fait de devoir justifier le fait d'être une personne trans avec les lettres de proches quand on fait un changement administratif par rapport à ça et en fait ouais, on a parfois pas l'impression d'exister en tant qu'individu, mais juste par rapport à la réaction de nos proches et c'est ses proches-là qu'on félicite d'être courageux, entre guillemets, de nous soutenir dans le parcours de transition et de croire aussi que ce sont ces personnes-là qui endurent le plus de violence, de discriminations, alors que pas du tout.

Floriane : Qu'est-ce que tu aimerais dire aux gens qui ne reconnaissent pas les personnes trans pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire dans le genre dans lequel elles s'identifient ?

Romain : Euh, enfin, j'aimerais bien que les personnes qui ne sont pas concernées, qui ont fait des erreurs vis-à-vis de ça, je sais pas, en prennent conscience aussi que c'est quelque chose qui est violent en fait pour les personnes trans et que ça fait réellement mal, et, euh, que c'est vraiment important de ouais, de se renseigner le plus possible sur la transidentité, ou même sur toute autre chose qui recoupe les enjeux pour les minorités en fait.

Floriane : Est-ce que ça t'es déjà arrivé que les gens soient maladroits ou mal à l'aise en parlant avec toi au sujet de la transidentité ?

Romain : Ça arrive. Typiquement quand les gens mégenrent les personnes trans et qui s'excusent pendant 107 ans. C'est très gênant et très malaisant dans le sens où ça ramène vraiment à la condition du fait d'être une personne trans. Et autant je veux être visible en tant que personne trans, autant que je veux pas être visible que pour ça, notamment dans une conversation où ça n'a pas sa place forcément.

Romain : Pour moi, c'était important de pouvoir témoigner pour faire comprendre que les personnes trans, ouais, du coup, existent et qu'il y a aussi énormément de problèmes que soit au niveau de l'administration de manière générale ou même à la fac et que ça complique vraiment la vie des personnes trans qui est déjà assez compliquée rien que au niveau des discriminations, des violences et de l'invisibilisation qu'on peut subir. C'est important de voir que oui, les personnes trans existent aussi à la fac et dans le cadre universitaire.

Transition

Justine : Vous avez parlé de quoi ? Raconte-moi.

Floriane : Tu sais, j'avais une petite appréhension à l'idée de faire cette interview parce que j'avais peur d'être maladroite. Par exemple, quand Romain a accepté de témoigner dans ce podcast, je lui ai demandé si c'était ok de parler de la réaction de son entourage, sachant que ça peut être un sujet sensible.

Justine : C'est vrai que ça peut être vite intrusif. Du coup on devrait arrêter de poser ce genre de question.

Floriane : Romain, il m'a dit que ça le dérangeait pas parce que son entourage a plutôt bien réagi, mais il m'a dit que ce serait mieux de laisser les personnes trans parler d'elles-mêmes et de ce qu'elles vivent plutôt que de ramener leur expérience à ce qu'en pensent les autres.

Romain a aussi beaucoup insisté sur l'importance d'être entouré de personnes safe, c'est-à-dire sensibilisées aux questions d'identité de genre.

Justine : C'est valable à tous les niveaux de la société. Ça peut être déterminant par exemple de pouvoir consulter des médecins qui sont informé-es sur la transidentité.

Floriane : Pour parler de transidentité, de discriminations et aussi des comportements et attitudes safe. On est allées voir Karine Espineira et Adrian Debord.

Justine : Karine Espineira est sociologue au Laboratoire d'études de genre et sexualité (LEGS), rattaché à l'Université Paris 8. Ses recherches portent sur la transidentité, les personnes transgenres et les représentations et les constructions médiatiques.

Floriane : Adrian Debord est bénévole, formateur et conférencier pour Chrysalide, une association lyonnaise militante de support et de diffusion d'informations sur les transidentités. Chrysalide a récemment publié un guide pratique à l'usage des personnes trans intitulé Réagir face à la transphobie.

Justine : Déjà, c'est quoi la transidentité ?

Echange avec Karine Espineira et Adrian Debord

Karine Espineira : Ah, transidentité, c'est difficile. Ce que je dis souvent, c'est que c'est une grande difficulté que de définir parce que les définitions du coup, elles créent des catégories et les catégories sont clivantes. Alors, pour parler de la transidentité, je dirais que la transidentité c'est une sorte de terme parapluie qui va regrouper différents profils de personnes trans. Les personnes trans ont toutes en commun, bah du coup d'expérimenter et de changer de genre dans une société férocement binaire, qui pense qu'il existe que des hommes et des femmes.

Justine : Quelle est la différence entre transidentité et transsexualité ?

Karine : La première différence, c'est que la première, c'est un terme qui a été inventé par les personnes concernées pour se nommer, tandis que transsexualité, transsexualisme, transsexuel-les, sont toute une panoplie qui viennent de la médecine légale. Ça remonte à peu près au début du 20e siècle, donc ça va être Magnus Hirschfeld, en 1927 il avait inventé le mot de transsexualismus. Mais il n'avait pas du tout de connotation on va dire pathologique ni psychiatrique.

Par contre, en 46, c'est donc un psychiatre, sexologue, David Cauldwell, qui va lui inventer transsexuel. En fait, il va commencer à utiliser le le terme transsexuel en 1949. Et là, il met une charge, hein, donc là on va commencer à parler de psychose etc., de maladie mentale et donc le terme va se populariser. Donc toute cette panoplie, je disais tout à l'heure, transsexualisme, transsexualité, transsexuel, va se populariser dans les années 50, avec l'endocrinologie, la sexologie, la psychiatrie américaine.

Alors que transidentité, c'est un terme qui nous vient des années 2000. Au départ, donc il vient d'une sociologue qui s'appelle Heike Boedeker et le terme a été traduit, enfin, en tout cas introduit en France dans la première partie des années 2000. Parce que ce terme ramenait les personnes trans à l'expérience de vie alors que tous les termes de la médico-légalité l'enfermaient dans des suffixes liés à la sexualité, première chose, et ensuite au cantonnement médical.

Justine : Et la différence entre transgenre et cisgenre ?

Karine : Bah on va dire c'est exactement comme entre hétérosexuel-les et homosexuel-les c'est la même chose, voilà. C'est-à-dire que cisgenre désigne la coïncidence sexe-genre, donc ce sont des personnes non-trans. Voilà pour faire au plus court et au plus simple, c'est des personnes non-trans. Alors que pour les personnes trans, à un moment donné de l'existence, il y a une non-coïncidence entre le sexe et le genre, et les personnes trans justement on va dire, rectifient le tir et donc il faut une expérience de vie spécifique avec plus ou moins d'appels à des techniques chirurgicales, mais pas forcément, hein, ça il faut qu'on soit clair là-dessus, pour mettre en conformité on va dire leur corps et leur genre.

Justine : Vous parliez de catégorisation, euh, est-ce que en utilisant tous ces termes, il n'y a pas un risque de justement catégoriser les gens ?

Karine : Ça a été le cas au début, c'est-à-dire dans les années 2000, par exemple, on a opposé donc, d'un côté, il y avait les termes de la médecine légale qui ont commencé à être combattus par les militants, les militantes, les associations ont commencé à les rejeter. Effectivement, il y avait une charge pathologique qui était extrêmement forte.

Ensuite sur les nouveaux termes qui sont rentrés en concurrence, enfin en concurrence, oui transgenres et transsexuel-les au départ, et on a créé une catégorie où on estime que, par exemple, les transgenres sont des personnes qui ne seraient pas opérées et les transsexuel-les seraient des personnes qui seraient opérées.

Moi j'invalide complètement cette catégorisation parce qu'elle crée déjà des concurrences, elle crée des hiérarchies, elle crée de la discrimination, et elle est quand même née au sein des protocoles hospitaliers hein, c'est pas les personnes trans.

Ensuite, elles, elles ont en partie reproduit cette distinction entre associations concurrentes à un moment donné pour se tirer dessus. Heureusement, c'est moins le cas aujourd'hui.

Globalement, maintenant la question se pose beaucoup moins, puisque transidentité, transgenre, ont pris des sens plutôt, je disais tout à l'heure, de terme parapluie, donc à la rigueur on ne crée plus de distinction entre les gens selon le fait qu'ils prennent des hormones ou pas, qu'ils soient opérés ou pas, etc. Et ça c'est très, très positif, donc moi je suis plutôt pour les termes parapluies.

Justine : Adrian, vous voulez réagir ?

Adrian Debord : Je voudrais quand même rajouter qu'aujourd'hui on voit cette distinction être de nouveau revendiquée par un courant relativement minoritaire mais assez présent sur les réseaux sociaux de personnes qui justement cherchent à remettre en cause le terme de transidentité et remettre en cause le vocable d'identité pour justement ne centrer leur réflexion que sur une expérience, sans donc réfléchir à la question d'un vécu interne d'identité et qui revendiquent le terme de transsexuel-le de nouveau pour une approche qui serait entre guillemets, celle des personnes trans, à distinguer du coup de personnes qui n'auraient pas fait telle et telle démarche et qui, du coup, seraient moins légitimes à se qualifier de personnes trans. En particulier donc ça cible les personnes non binaires.

Et donc je ne connaissais pas, moi, l'apparition du terme transidentité, mais je trouve ça d'autant plus intéressant de réaliser que effectivement, c'est un terme endogène qui a été produit par notre communauté versus des termes médicaux et qu'il y a encore en fait des enjeux internes de distinction, on peut pas le nommer autrement, via la reprise de termes médicaux qui sont en fait les termes de la domination, donc, euh, donc c'est quelque chose dont on n'est malheureusement pas encore tout à fait sorti-es et qu'il faut réfléchir comme ça.

Justine : Comment les personnes trans vivent-elles leur transidentité avant et après leur transition ?

Adrian : Ça va dépendre bien sûr des personnes. Il y a autant de transitions que de personnes, en réalité. On se rend bien compte et là, je vous renvoie aux recherches de Karine, que dans les médias en fait, il y a un discours presque unique, en tout cas extrêmement homogène sur ce que sont les personnes trans, sur le vécu des personnes trans etc. qui n'est pas du tout représentatif d'une réalité de terrain et qui est même en décalage puisque, donc avant de bien sûr être formateur et de faire des conférences pour Chrysalide, je suis avant tout bénévole et accueillant, c'est-à-dire que on organise des permanences d'écoute et de dialogue avec les personnes, et donc ça fait plusieurs années que j'accueille les personnes en questionnement, que je les accompagne un petit peu là-dedans.

Et donc par exemple cette idée que la transidentité qui se découvre nécessairement dans la petite enfance, qui est en fait une idée qui sert à reproduire une forme d'essentialisation de genre, et une essentialisation qui, à la rigueur, ne serait plus, euh, biologique en termes de sexe mais qui serait psychologique, n'est pas du tout représentative de la réalité de personnes qui en réalité

se découvrent à tous les âges de la vie, mais plus souvent, par exemple, à l'adolescence ou à l'âge de jeunes adultes.

Et donc l'expérience de la transidentité des personnes va être marquée par l'accès à l'information, est-ce que les personnes vont avoir accès à une information riche ? Ou alors est-ce que, au contraire, ce sera une information qui sera stéréotypée et négative ? On se rend bien compte que, encore une fois, il y a ce qu'on appelle la trans misogynie, la misogynie qui cible en particulier les femmes trans et qui les ciblent dans des représentations médiatiques qui les ridiculisent, ou qui les criminalisent, en particulier avec une invisibilisation des personnes trans masculines.

Et ensuite de leur entourage, au moment de leur transition, puisque ce qui en fait est le plus impactant dans la transition d'une personne trans et dans son vécu de sa transition, ça va être la transphobie, à mon sens en tout cas, en tant qu'accueillant de, euh en quelle manière cette transphobie-là et l'insécurité en fait que peut créer cette transphobie va lui permettre ou non de vivre d'une manière positive et pleinement positive sa transition, alors qu'une transition en soi, c'est un événement heureux pour les personnes.

Donc voilà, je dirais qu'il y a autant de transitions que de personnes et que ce qui est à réfléchir, c'est l'environnement au sein duquel la personne peut enfin exister.

Justine : Du coup, quelles différences on peut observer entre les parcours d'hommes trans et les parcours de femmes trans au niveau des stéréotypes ou des discriminations dont ces personnes peuvent être victimes ?

Adrian : Après moi je parle en tant que personne trans masculine, donc ma voix n'a pas à prendre la place des personnes trans féminines, mais, euh on se rend compte qu'il y a de fait, donc ce que j'appelais, enfin, ce qu'on appelle la trans misogynie, qui cible en particulier donc les femmes trans et que la transphobie va par exemple dans l'espace public, être fonction de la visibilité de la personne et de la façon dont on pourra, ou non, l'identifier comme trans.

Dans ce sens, la visibilité des personnes trans peut être parfois à double tranchant, c'est-à-dire que certes, on est enfin connu-e et reconnu-e, par contre le risque plus important d'être identifié-e dans l'espace public, en tant que personne trans j'entends, peut créer donc plus de discriminations.

Et là, si on réfléchit à la question du coup des femmes trans et des hommes trans en France, sachant que je préfère les termes personnes trans féminines et trans masculines pour inclure les personnes non-binaires, mais c'est un détail, on se rend compte que, de fait, les personnes trans féminines sont plus souvent identifiées dans l'espace public et plus souvent agressées dans l'espace public. Avec donc, il faut se rendre compte que les premières victimes de la transphobie sont les femmes trans racisées hein, vraiment, c'est sans appel.

En tant que personne trans masculine, on est surtout considérée comme non existante. On n'est pas pris au sérieux. Je peux pas nommer autrement, et donc, c'est pas tout à fait les mêmes enjeux de revendication de soi en termes de représentation. Il faut abolir ces représentations, négatives, ridiculisantes, etc.

Floriane : S'il n'y avait pas de normes de genre ou de stéréotypes de genre, est-ce que la transidentité existerait ?

Karine : Oui, je pense qu'elle existerait. Elle existerait parce que, elle serait, disons, plus facile. L'expérience de vie, en tout cas, en tant que personne trans masculine ou féminine, serait beaucoup plus facile. Justement, elle obligerait moins les... il y aurait moins d'injonction au passing. Alors, le passing c'est ne pas se faire détecter comme personne trans dans l'espace public notamment, sous peine évidemment de vivre la transphobie, les violences, comme ça vient très très bien d'être expliqué.

Ça faciliterait les transitions, ça obligerait moins aussi les personnes à devoir adhérer aux normes, à devoir adhérer aux stéréotypes de genre. Parce que étonnamment si on regarde un petit peu l'actualité de cette dernière année, mais pas que, d'un côté on souhaite que les personnes trans elles adhèrent au maximum, c'est-à-dire qu'elles s'insèrent socialement, qu'elles soient des hommes et des femmes comme les autres. Et quand elles le font, on les accuse de renforcer les stéréotypes de genre, donc là je pense que là, quelque part, il faudrait peut-être se mettre d'accord de savoir qu'est-ce qu'on demande aux personnes trans.

Donc euh, c'est compliqué d'être une personne trans dans une telle société où d'un côté il y a des injonctions et on doit répondre à cette injonction, notamment dans les protocoles hospitaliers. Et d'un autre côté, si on est trop subversif, on est trop loin des normes de genre, alors dans ce cas-là, on est soit taxé-e de faux trans entre guillemets, il y a pas mal d'autres mots de ce type-là qui courent, et on mettrait à mal les repères identitaires des hommes et des femmes, notamment aujourd'hui dans certains mouvements, on parle même des enfants et des ados trans et donc on serait coupable de la destruction de ces repères identitaires.

Donc j'ai envie de dire une société moins binaire, une société qui serait moins normée, bah, elle laisserait de la place à toutes ces expressions aujourd'hui de genre, à tout ce continuum des transidentités qui auraient des vies bien meilleures. Et je pense que les hommes et les femmes qui se sentent bien en tant qu'homme et femme, euh, peut-être qu'un certain nombre justement d'hommes et de femmes pourraient expérimenter d'autres types de masculinité, de féminité, sans qu'elles subissent elles aussi des sanctions de franchissement de genre.

Je vous donne un exemple, quand on dit à une fille « t'es un garçon manqué », ou vice-versa c'est une sanction sociale de franchissement de genre et ça commence dès l'enfance, donc on voit très bien que les normes de genre elles sont à l'œuvre très, très tôt dans nos vies.

Floriane : Quelle est aujourd'hui la position des instances scientifiques et de la médecine par rapport à la transidentité ?

Karine : D'une façon globale, j'estime que malgré les évolutions, donc on a une démographie qui évolue, la classification internationale des maladies mais aussi le manuel statistique des maladies mentales, etc. ont plus ou moins déplacé et changé la terminologie au cours de ces 40 dernières années allant vers quand même du mieux. La transidentité va être déplacée des troubles mentaux en santé sexuelle. C'est pas super top mais c'est déjà un pas, ce qui veut dire qu'on va quand même vers un déplacement et on s'éloigne peu à peu de la maladie mentale.

Alors si on dépsychiatrise dans les textes, il faudrait peut-être dépathologiser dans les actes, et ça veut dire que on ne cantonne pas la personne simplement à une étude de cas, on la cantonne pas à des hormones, à des opérations, puis un trajet super balisé, mais qu'on l'appréhende dans son espérance de vie, dans son écologie du milieu. C'est-à-dire une personne trans c'est quand même une personne qui a peut-être des enfants, qui a des parents, qui a peut-être des frères et des sœurs, qui a un copain ou une copine, etc. Et on peut pas l'accueillir et la couper de tout ça, et ne la considérer que par rapport à sa transidentité en faisant fi de tout le reste. Donc je pense qu'il y a une sorte d'hypocrisie, je le dis et j'assume tout à fait ce que je dis, entre l'évolution des textes et la pratique.

Floriane : Quand on parle de transidentité, on entend souvent le terme de dysphorie de genre, qu'est-ce que c'est ?

Karine : Ah, la dysphorie. Voilà, ça fait partie de... Je sais qu'il y a plein de jeunes personnes trans qui l'utilisent. Moi, ça me gêne beaucoup parce que pour moi, la dysphorie de genre c'est exactement la même chose que c'était le trouble de l'identité, etc. C'est toute la terminologie qui vient notamment de l'Association des psychiatres américains.

Alors la dysphorie ça serait une sorte de malaise. C'est ce que je vous disais tout à l'heure. C'est, en fait, ça décrit l'inadéquation entre guillemets entre le corps, le corps sexué tel qu'il est à la naissance, et le genre, le genre ressenti, le genre vécu, le genre revendiqué. Volontairement, je suis large dans le vocabulaire que j'utilise.

La dysphorie décrit ça. Alors moi le problème de dysphorie ; c'est que on est encore dans un terme médical. On est encore dans des nomenclatures et des références médicales, et ça me gêne et je ne comprends pas qu'on n'arrive pas à inventer un terme qui soit autre que quelque chose en « -ie », autre que du trouble, que de la pathologie. Enfin voilà.

Justine : Adrian, est-ce que vous pouvez nous expliquer ce que c'est la transphobie ?

Adrian : Oui, euh, la transphobie, c'est le fait... Donc la transphobie, ça prend avant tout place au sein de ce qu'on appelle le cis-hétérosexisme, c'est-à-dire le fait de considérer que les personnes sont par défaut des personnes cisgenres et des personnes hétérosexuelles, et que au-delà d'être cette norme par défaut, c'est ce qu'il doit être, c'est-à-dire, c'est pas seulement le descriptif, c'est prescriptif, et que dès lors que l'on s'écarte de cette norme-là, l'une ou l'autre et les deux en même temps, on devient donc hors-normes et il faudrait être entre guillemets « rectifié-e » socialement.

Et donc je reprends ce que disait Karine sur le terme de sanction sociale. Effectivement, c'est ça,. Donc la transphobie, c'est une sanction sociale de la non-concordance entre la personne et les attentes de genre qui lui sont faites. Et donc ça va se traduire par des comportements haineux, hein, qu'on connaît entre guillemets de mieux en mieux, sur tout ce qui va être la question des agressions, des insultes, etc. Mais c'est en fait beaucoup plus large que ça, avec tout ce qui va être par exemple une transphobie administrative, avec cette pénalisation discrète mais fréquente des personnes trans, une transphobie médicale...

La transphobie médicale, c'est quelque chose de très, très important, avec encore une fois la pathologisation de la transidentité. Et donc du fait de cette pathologisation, le fait de ne pas considérer par exemple les besoins en termes de soins des personnes trans, le fait de les ramener systématiquement à ces troubles qu'on leur prête alors que la transidentité n'est pas un trouble et qu'on le sait. Et du coup ça, ça provoque en fait de vraies questions en termes d'accès aux soins et de renonciation aussi aux soins du fait de la transphobie médicale.

Et ça va être tout ce qui va être, donc au niveau médiatique, avec des représentations qui sont stigmatisantes, négatives, etc. et qui servent en fait à, de manière générale, dissuader les personnes d'être trans. Or, en soi, la transidentité ne coupe pas les personnes de leur tissu social. La transidentité, c'est juste une caractéristique de la personne parmi beaucoup d'autres.

Justine : Quelles peuvent être les conséquences de la transphobie sur les personnes trans ?

Adrian : Alors elles sont bah du coup extrêmement nombreuses bien sûr. Au-delà du fait que elles peuvent avoir des conséquences physiques, lors des agressions enfin, avec des personnes qui peuvent se retrouver assassinées ou hospitalisées, etc. Donc ça, on en parle. Euh, la transphobie entre guillemets discrète qui peut exister au niveau administratif ou juridique, va avoir des conséquences, par exemple en termes de précarisation des personnes, en termes de facilité à réaliser des démarches qui sont des démarches nécessaires.

Euh, la transphobie médicale donc, c'est ce que je disais sur la question de la renonciation aux soins et du coup la difficulté dans certains cas d'accès aux soins, par exemple des médecins qui refusent de genrer correctement une personne trans ne lui permettent pas, en fait tout simplement d'être reçue.

Mais il faut aussi en fait parler en termes de santé mentale. Mais de la même manière que beaucoup d'autres minorités, hein, le vécu régulier de la violence sociale a forcément à long terme des impacts et donc le fait d'être exposé-es de manière répétée à la transphobie peut par exemple avoir des conséquences en termes d'anxiété, en termes de dépression, etc.

Donc en fait, il y a un enjeu de santé publique dans la prise en compte de la transphobie et dans le fait que cette transphobie ne devrait plus exister et qu'il y a une action, des actions, à entreprendre en ce sens. Et aussi, quelque chose qui est très important à réfléchir, c'est la transphobie intériorisée encore une fois qui est quelque chose que vivent beaucoup de personnes minorisées. L'intériorisation du coup des stigmates négatifs à leur encontre, mais qui font que, euh, on n'autorise pas en fait aux personnes trans d'être fières d'elles-mêmes, on ne leur autorise pas d'être fières d'être trans également et donc là-dedans, en fait on apprend aux personnes trans qu'elles sont nécessairement inférieures, qu'elles sont nécessairement moins valides, moins légitimes dans leur genre et dans leur existence.

Et donc les conséquences de la transphobie sont extrêmement nombreuses, et la transphobie n'est pas pénalisante que pour les personnes trans. En réalité, elle est pénalisante pour l'ensemble de la société puisque justement, elle est cette interdiction, euh, de la non concordance à des normes qui sont des stéréotypes de genre.

Elle est l'interdiction de l'exploration du genre, ce à quoi chaque personne devrait avoir droit. En fait, chaque personne devrait avoir la possibilité d'expérimenter en termes d'expression de genre, en termes de recherche de soi, etc. Et simplement laisser cette liberté-là va à l'encontre d'une certaine norme sociale qui est donc celle d'une société patriarcale.

Floriane : Karine, est ce que vous pouvez nous parler un petit peu des préjugés, des stéréotypes qui affectent le plus les personnes trans dans notre société aujourd'hui ?

Karine : La question est vaste. C'est... d'une certaine façon, la réponse, elle est impossible. Elle est impossible dans le sens que bah voilà, j'ai envie de dire, la seule chose que je pourrais éventuellement, qui pourrait servir d'une amorce de réponse, c'est la binarité.

Ce sont nos sociétés binaires et l'ordre des genres. Et du coup les expressions, ce qu'on appelle les sexe roles, ça veut dire le rôle qu'on donne aux hommes et aux femmes. Il y a tout un tas de normes, vestimentaires, comportementales, etc., qui correspondent à chaque rôle. Et en général, ces rôles-là sont mis de façon oppositionnelle et en plus de ça, dans les sociétés patriarcales, c'est hiérarchique, donc on oppose les hommes et les femmes. Et puis hop, on met les hommes en haut et les femmes en bas.

Mais il est là le problème, et d'autant plus que c'est vivre dans une société comme ça, qui ne s'interroge pas, qui n'interroge pas ces normes, qui se refuse d'évoluer, parce qu'il y a des sociétés qui le font, et on le voit aujourd'hui avec le mouvement conservateur, c'est le symptôme qu'une partie de la société ne veut pas changer, ne veut pas évoluer, ne veut pas intégrer la diversité etc. Et ces gens-là se sentent en danger et du coup, se sentant en danger, développent une propension à la violence, qu'elle soit verbale, physique etc., ce qui est un peu franchement, c'est inadmissible d'un point de vue juste humain.

Pour moi, le problème c'est la société binaire parce que elle nous tue à petit feu d'une certaine façon hein. On a une résilience, on a tous à un quota de résilience qui est plus ou moins élevé selon les personnes, et au cours de notre existence justement, ces oppressions de genre, bah elles vont user ce capital, ce capital de résilience et, euh, vous allez résister plus ou moins bien selon vos conditions de vie.

Floriane : Quelle est l'importance des mouvements militants LGBT+ dans les parcours des personnes trans ?

Karine : Pour comprendre, le processus, il faut quand même, là il faut reculer un petit peu historiquement et je vais essayer de le faire très rapidement. Mais je vais prendre l'exemple des États-Unis et de la France parce que du coup ils sont très parlants quelque part dans leur opposition.

Aux États-Unis, le mouvement trans il naît en fait dès 67 avec les émeutes de la cafétéria Compton à San Francisco. Il y a un documentaire de Susan Stryker qui s'appelle *Screaming Queens*, que je vous recommande, on peut le trouver sur Internet en libre de droit. Ensuite, il y a les émeutes de Stonewall en 69. Là encore les personnes trans avaient un rôle majeur et ça inscrit immédiatement une sorte de politisation des personnes trans et notamment avec l'association de Sylvia Rivera et Marsha Johnson, qui avaient fondé donc une association, STAR, où il y avait beaucoup de personnes trans racisées.

Mais l'association était déjà politisée, c'est-à-dire qu'elle s'engageait auprès des lesbiennes, mais aussi pour les droits civiques. Elle s'engageait aussi auprès des luttes féministes. Donc déjà les groupes trans, en tout cas les personnes trans dès cette période-là élargissent leur champ de lutte. C'est-à-dire elles ne luttent pas que pour elles-mêmes, elles s'inscrivent au sein d'un mouvement.

En France, on va pas du tout connaître ce phénomène-là. En 70 donc il y a le FHAR, donc le Front homosexuel de libération, qui se met en place. Mais de ce front, du FHAR, ne va naître aucune association trans politisée. Donc là on est en 70 mais les premières associations trans politisées, on va les voir que dans la première moitié des années 2000, avec notamment entre autres, hein, donc Support Transgenre Strasbourg et le Groupe Activiste Trans. Donc, quand on voit, il se passe quand même beaucoup de temps, hein. Il se passe pas loin d'un demi-siècle, il se passe presque 40 ans entre les deux mouvements.

Et c'est seulement au cours de ces années 2000 que les personnes trans commencent à s'inclure dans ce qu'on appelle le mouvement LGBT au départ, qui était LG, puis on va rajouter le B, puis le T, etc. etc. au fur à mesure des mouvements. Mais d'une certaine façon, euh, ça a permis une sorte de professionnalisation des associations trans etc. qui ont importé des savoir-faire des autres luttes et des autres questions. Mais d'un autre côté, il a fallu aussi réagir et exister par nous-mêmes.

Alors je vais raconter rapidement l'anecdote de [l'Existrans](#), donc c'est la marche annuelle des trans qui a lieu à Paris depuis 97. A l'époque, donc moi et Maud-Yeuse Thomas avec Tom Rocher, donc Tom en fait nous déléguait les réunions, l'organisation de la Gay Pride, c'était à Paris. Et on voyait bien que pour la majorité des gens qui étaient là, bon, on était allié-es, en tout cas sur le papier, mais que en aparté ou lors des réunions, on nous disait que nos identités c'était compliqué, que nos luttes c'était compliqué, que les relations inter-associations c'était compliqué, enfin que les personnes trans c'est toujours très compliqué, trop compliqué.

On en a parlé avec Tom Rocher et c'est comme ça qu'est né l'Existrans, d'un ras-le-bol, parce qu'on se disait, on est allié-es, il y a une convergence des luttes, c'est certain, mais en même temps, il faut qu'on existe aussi et qu'on affirme nos propres spécificités. Et fonder la marche Existrans, c'est aussi la formation d'un mouvement social, c'est-à-dire des personnes qui se regroupent, qui ne sont plus isolées les unes des autres, mais qui finissent par se regrouper, qui créent des collectifs et qui descendent dans la rue revendiquer, donc faire reconnaître déjà qu'elles existent, et ensuite revendiquer des droits.

Justine : Alors quel livre vous lisez en ce moment en rapport avec ce dont on a parlé ? Quel livre vous avez sur votre table de chevet, par exemple ?

Adrian : Alors je vais commencer, moi j'ai lu, je viens de finir, euh, un roman graphique de Élodie Durand qui s'appelle, *Transitions : Journal d'Anne Marbot*, et en fait, c'est un très joli roman graphique qui parle de la transition d'un enfant par le regard de sa mère et en fait, c'est bien fait pour quelque chose qui est fait par des personnes cisgenres. Non, non, je plaisante, mais de fait.

Euh, donc je le recommande aux personnes proches de personnes trans, notamment aux parents. Et je vais écrire un article dessus pour le journal Hétéroclite. D'où sa présence sur ma table de chevet.

Karine : Alors moi, en fait j'en ai pas. Je n'ai pas de livre en particulier parce que, en fait c'est surtout que je suis en train d'en écrire un avec Maud-Yeuse Thomas qui devrait paraître début 2022, euh, qui va être une sorte de somme des interprétations, on va dire des idées reçues sur les personnes trans et sur la base des études trans. Moi je lis, en ce moment, je lis des choses très violentes, voilà. Ce qu'on appelle des écrits TERFS, notamment donc des féministes radicales, anti-trans.

Euh, je lis aussi toutes ces tribunes anti ados et enfants trans, donc je le dis des choses assez ignobles. Et d'un autre côté j'ai le bonheur de pouvoir me pencher sur tout un tas d'articles des auteur-es entre guillemets, des pionniers, des pionnières de ce qu'on appelle les études trans, et notamment nord-américaines, aujourd'hui sud-américaines. Mais j'ai pas un livre en particulier.

Conclusion

Justine : Pour conclure, on a demandé à Adrian Debord de nous donner des conseils pour éviter d'être maladroit-e et blessant-e quand on s'adresse aux personnes trans.

Floriane : D'abord, demander quelles sont leurs préférences en termes de pronoms et de prénom.

Justine : Mais pas seulement, respecter l'identité des personnes trans, c'est reconnaître pleinement l'identité des personnes : une femme trans même si elle a une barbe est une femme si elle se considère comme telle.

Floriane : Ensuite, ne pas poser de questions indiscrètes ou déplacées (changement corporel, rapport à la famille, etc.) qu'on ne poserait pas à des personnes cisgenres car c'est déshumanisant.

Justine : Ne pas renvoyer les personnes trans au fait qu'elles seraient gênantes ou pas présentables socialement.

Floriane : Et à l'inverse, ne pas les réduire à leur transidentité ou les utiliser comme des symboles pour afficher son inclusivité.

Floriane : Si vous vous estimez victime de discriminations et que vous avez besoin d'aide, souvenez-vous que vous n'êtes pas seul-e et que des ressources sont à votre disposition pour faire face sur le plan psychologique mais aussi juridique.

Justine : Si vous étudiez à l'université Lyon 1, vous pouvez saisir le dispositif d'écoute et d'accompagnement des témoins et victimes de violences, harcèlements et discriminations en vous rendant sur le site signalement.univ-lyon1.fr

Floriane : Vous avez par ailleurs la possibilité de demander à ce que votre prénom soit modifié sur les documents de scolarité, par exemple sur votre carte étudiante, grâce à la [procédure de changement de prénom d'usage](#) accessible sur le site de l'université Lyon 1.

Justine : En-dehors de Lyon 1, vous pouvez solliciter des associations d'aide aux victimes de discriminations et d'accompagnement des personnes LGBT+ comme SOS Homophobie, Chrysalide, Frisse et l'association Migrations, Minorités Sexuelles et de Genre.

Floriane : Et pour faire valoir vos droits en cas de discriminations, vous pouvez saisir le Défenseur des droits.

Justine : Mais assez parlé. C'est à vous maintenant de prendre la parole.

Floriane : Vous étudiez à l'Université Lyon 1 et vous souhaitez, à votre tour, partager votre histoire en témoignant dans ce podcast ?

Justine : Ou, vous avez des commentaires, des remarques ou des questions, et vous aimeriez nous en faire part ?

Floriane : Ecrivez-nous à l'adresse podcast.amphi25@univ-lyon1.fr

Justine : On a hâte de vous lire. On a hâte de vous écouter.

Floriane : Et de vous accueillir à nouveau dans l'Amphi 25 pour continuer à échanger, réfléchir et s'interroger sur les discriminations.

Justine : Merci à Romain d'avoir partagé son témoignage.

Floriane : Merci à Karine Espineira et à Adrian Debord de nous avoir éclairé sur les questions de transidentité.

Justine : Retrouvez Amphi 25 sur vos plateformes de podcasts préférées.

Floriane : Abonnez-vous.

Justine : Et rendez-vous dans quinze jours pour le prochain épisode.